

Déchets : éprouver le consumérisme dans un corps à corps quotidien

Sophie Castonguay

Numéro 131, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, S. (2019). Compte rendu de [Déchets : éprouver le consumérisme dans un corps à corps quotidien]. *Inter*, (131), 92–95.

DÉCHETS : ÉPROUVER LE CONSUMÉRISME DANS UN CORPS À CORPS QUOTIDIEN

► SOPHIE CASTONGUAY

Dans Minima Moralia, Adorno prétend que nous ne savons pas – ou ne savons plus – refermer doucement les portes sans les claquer parce qu'il faut pousser celles des voitures et des réfrigérateurs, rendant nos gestes « précis et frustes ». L'habitude de prêter attention aux objets n'est pas indépendante de la considération pour les êtres, c'est une manière d'entrer en relation. [...] Nous remplaçons les objets qui, nous le savons bien, ne sont plus faits pour durer ; nous les achetons, ils se brisent et nous les rachetons. Ces choses entrent en nous et se brisent en nous¹.

— Gabrielle Giasson-Dulude

Le projet *Déchets*, que l'on retrouve sur la plateforme dechet.ca, donne à voir des documents vidéographiques révélant le périple d'une famille, la mienne, s'étant engagée à passer un an avec ses déchets. Cette performance de longue durée s'est déroulée dans la petite municipalité de Val-Morin, dans la région des Laurentides. C'est par le biais de l'organisme culturel en art et environnement Les flâneurs erratiques ainsi que par le biais du centre de création artistique et pédagogique Turbine que ce projet a vu le jour. Turbine a permis de créer une résidence d'artiste et d'inviter Georges Audet et Marie-Claude Gendron à réaliser des projets de création à partir de déchets accumulés. Il va sans dire qu'après plusieurs mois de rétention de nos matières résiduelles, l'arrivée de Georges Audet et de Marie-Claude Gendron dans la maison voisine à la nôtre nous a permis d'amorcer une nouvelle étape du travail. Assez rapidement, ils ont souhaité que

l'ensemble des déchets soit transporté à la résidence. Après tout, le temps pressait et il fallait se mettre au travail afin de trouver des manières ingénieuses de transformer ces rebuts en œuvres d'art. C'est à ce moment que notre petite cellule familiale, constituée de mon conjoint, de mes deux enfants de dix et douze ans ainsi que de moi-même, a constaté avoir développé un attachement aux déchets qu'elle avait soigneusement nettoyés depuis des mois : elle les possédait.

Nous avons alors négocié une trêve de 24 heures afin de réaliser un rituel lors duquel nous allions déverser l'ensemble de nos déchets dans notre salon. Cela a donné lieu à la vidéo *Vider* dans laquelle mon fils s'élançait dans les déchets tout juste après m'avoir dit : « Maman, je veux qu'on les garde, nos déchets. » Malgré nos bonnes intentions, nous avons développé une relation consumériste avec nos déchets. Il s'agissait de notre ressource à nous, et le



principe de rareté s'appliquait désormais à ceux-ci.

Tout au long de la résidence d'artiste, nous avons non seulement plongé dans l'accumulation des déchets, mais aussi dans le métissage de nos pratiques artistiques respectives. Rapidement, nous avons constaté que la nature du projet nous imposait de délaissier en partie la notion d'auteur afin d'entrer dans un entre-deux, dans un atelier partagé n'étant ni celui du « chacun pour soi » ni celui du « commun qui n'appartient à personne ».

LA GENÈSE DE DÉCHETS

Voici le protocole que notre famille a rédigé en février 2017, au tout début de notre processus d'accumulation :

« Par la présente, nous nous engageons à garder au sein de notre demeure nos déchets pendant un an et à les transformer en œuvres d'art. Nous faisons le serment de ne rien jeter. Nous pensons qu'éprouver la matérialité de notre propre consommation nous fera du bien. Il ne s'agit pas tant pour nous de faire un examen de conscience que d'être avec ce trop-plein qui de façon efficace, mais douce, est habituellement géré par d'autres que nous. Déjà, après un mois, nous posons notre regard différemment sur la montagne de plastique qui trône désormais au cœur de notre maison et nous organisons notre temps autour de la gestion de cette montagne avec laquelle nous avons une nouvelle relation. »

Afin d'éprouver la matérialité de notre propre consommation, nous avons soigneusement lavé et entreposé nos matières résiduelles dans les recoins de notre maison. Nous avons consacré beaucoup de temps à trier et à observer nos déchets. Nous les avons agencés selon leurs couleur et forme. Nous les avons dessinés, photographiés et filmés. Mes enfants se sont approprié cette

nouvelle ressource qu'ils ont intégrée à leurs jeux. Cela a donné lieu à la construction de grandes tours, de trains interminables et de sculptures inusitées. Tout ce plastique et ce carton s'est retrouvé, après sept mois, à l'intérieur de sacs Ziploc de grand format.

Le fait d'être confrontés quotidiennement au trop-plein généré par nos habitudes de vie nous a conduits à considérer le plastique comme un préservatif social visant à limiter le développement d'une intimité collective et d'un engagement sociopolitique profond. Si nous observons la manière dont nos biens de consommation sont emballés, nous constatons que tout est pensé en fonction de réduire au minimum les interactions entre les produits et les individus, ce qui a pour conséquence de réduire les interactions entre les individus eux-mêmes. Étant donné que le cycle de vie des objets est de plus en plus court, nous sommes davantage entourés non pas de gens, mais d'objets qui, dans une succession incessante, nous médusent et nous occupent.

Presque la totalité des déchets que nous avons générés en un an est liée à l'alimentation. Il ne fait aucun doute que la manière de présenter les aliments à l'épicerie reflète notre individualisme introjecté. Nous avons pu observer la multitude de stratagèmes du désir à l'œuvre visant à nous déculpabiliser lors de nos achats. C'est à travers une multitude de représentations du bonheur que nous devons procéder à nos achats, tout en faisant fi du gaspillage énorme que cela génère. C'est, il faut le dire, le propre du consumérisme de nous faire sentir que « nous sommes des gens sans histoire, et heureux de l'être, [pour lesquels il apparaît nécessaire de] déculpabiliser la passivité »² devant la destruction en cours de la biosphère. Jean Baudrillard le disait en 1970, il y a de cela presque cinquante ans, dans son ouvrage *La société de consommation* : « Travail, loisir, famille, relations : l'individu réorganise tout cela sur un mode involutif, en deçà du monde et de l'histoire, dans un système cohérent fondé sur la clôture du privé, la liberté formelle de l'individu, l'appropriation sécurisante de l'environnement³. »

> Sophie Castonguay, *Émile au 12^e jour de rétention des déchets*. Photo : Sophie Castonguay.



En ce sens, le lieu ultime de la consommation, c'est la vie quotidienne, et l'épicerie représente l'endroit où nous ne pouvons éviter de succomber au pouvoir des signes caractéristiques du bonheur. C'est dans la profusion de l'offre et à travers la litanie publicitaire que le consommateur considère qu'il a un droit légitime et inaliénable, un droit naturel à l'abondance. Après tout, l'accès à cette abondance est le salaire d'un labeur, et il y a toujours plus riche et gaspilleur que soi à dénoncer. À l'épicerie comme dans tous les commerces où sont vendus des biens de consommation, nous achetons non pas des produits travaillés, mais bien des moyens de capter le bien-être. Nous ingérons des signes.

À l'origine de *Déchets*, il y a un constat d'impuissance face à la consommation des signes du bonheur, caractérisée par la nécessité d'une croissance à l'infini. Il va sans dire que c'est tout notre système de valeurs qui est construit sur la jouissance des signes du bonheur et sur la logique du libre marché s'autoréglant par magie. Dans cette optique, cesser de consommer au nom d'une morale castratrice n'apparaît pas viable puisque nous avons besoin de dépenser pour générer du sens. Il faudrait plutôt envisager de canaliser nos désirs ailleurs, dans la création artistique par exemple, afin de développer individuellement puis collectivement de nouvelles

machines désirantes à l'extérieur de l'actuel champ des visibilité assujetti au néolibéralisme.

À l'aube d'un changement de paradigme forcé où « réussir sa vie » est synonyme de « faire carrière », se révélant éthiquement insuffisant, le renouvellement d'une intimité politique collective est nécessaire afin de limiter le saccage total des conditions d'habitabilité de la planète. Mais encore faudrait-il cesser de traiter cette réalité comme un fait divers distancié et aplani par l'usage standardisé des organes de communication. C'est d'autant plus difficile que ces organes constituent pour nous un exosquelette par le biais duquel nous accédons au monde.



Se pointe alors à l'horizon la nécessité de nous interroger collectivement sur les limites de notre système démocratique, cet intouchable qui fait en sorte qu'aujourd'hui « il est plus facile d'envisager la fin du monde que la fin du capitalisme »⁴.

Dans les recoins de l'atelier, ce projet comme tant d'autres cherche à répondre à un besoin de cohérence auquel la structure socio-politique actuelle n'arrive pas à répondre. Si nous admettons comme postulat que la création artistique permet de « désigner les choses en leur absence »⁵, les concepts qui hantent de nombreuses pratiques artistiques servent à donner à voir ce qui fait défaut. Créer devient une manière de donner à voir quelque chose qu'il est souhaitable de voir apparaître.

À titre d'exemple frappant de cette manière d'aborder l'art, pensons au projet en cours *Constituons!* du metteur en scène Christian Lapointe, qui propose de faire l'exercice d'une assemblée constituante citoyenne dans le but d'écrire la constitution du Québec en déplaçant cet enjeu politique historique dans une arène non partisane. Lapointe convoque dans le champ des visibilité la possibilité d'un tel exercice, tout en prenant soin d'y insuffler la non-partisanerie qui s'avère essentielle comme contrepoids au cynisme ambiant. La force d'une telle proposition dépasse de loin le champ de la représentation artistique et s'insère dans une représentation plus large et plus profonde, associée à notre représentation du réel. C'est une manière de faire entrer dans le champ des visibilité l'expérience de la proximité critique, celle-là même qui fait défaut dans la distanciation critique implicite au consumérisme. Tenter d'imposer une relation de proximité critique afin de « resserrer les liens entre les membres du corps social »⁶ devient un enjeu à la fois comme hygiène

personnelle et tentative désespérée de modifier la structure de la vie sociale et politique.

Soigner le réel par la création de brèches dans nos habitudes normatives est certes ambitieux à l'ère où chacune des œuvres créées semble s'ajouter à la panoplie de l'offre culturelle disponible. Nous pouvons aussi choisir de voir les œuvres d'art engagé comme des représentations s'ajoutant à un cahier de doléances, des requêtes adressées à la société pour un changement de paradigme profond. ◀

sophiecastonguay.ca

Notes

- 1 Gabrielle Giasson-Dulude, *Les chants du mime : en compagnie d'Étienne Decroux*, Le Noroit, coll. « Chemins de traverse », 2017, p. 11.
- 2 Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Denoël, coll. « Folio/Essais », 1970, p. 34.
- 3 *Ibid.*, p. 33.
- 4 Slavoj Žižek, propos recueillis par Éric Aeschmann à Ljubljana, en 2008.
- 5 Marie-José Mondzain, *Homo Spectator*, Bayard, 2009, p. 11.
- 6 Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, coll. « Champs », 2009, p. 34.

Sophie Castonguay est chargée de cours à l'École des arts visuels et médiatiques (ÉAVM) de l'UQAM et professeure en arts visuels au Cégep de Saint-Jérôme. L'étude des conditions de réception de l'œuvre d'art oriente depuis plusieurs années ses recherches dans la création de dispositifs performatifs à travers lesquels elle s'interroge sur les modalités favorisant une réception citoyenne de l'œuvre d'art. Son travail a été présenté dans plusieurs centres d'exposition au Québec, au Canada et en Europe.



> Sophie Castonguay, *Visite de la régie intermunicipale de Rivière-Rouge*, 2016, Photo : Sophie Castonguay.



> Sophie Castonguay, *Anna au 210^e jour de rétention des déchets*. Photo : Sophie Castonguay.